

POÈMES ABÉCÉDAIRES
FRANÇAIS
DU MOYEN ÂGE
(XIII^e-XIV^e SIÈCLES)

Sous la direction de Marion UHLIG

Édition et traduction Olivier COLLET, Yan GREUB,
Pierre-Marie JORIS, Fanny MAILLET, David MOOS,
Thibaut RADOMME et Marion UHLIG



CHAMPION CLASSIQUES
HONORÉ CHAMPION
PARIS – 2023

INTRODUCTION

I. UNE POÉTIQUE DE L'ALPHABET

Le corpus édité, traduit et présenté ici, riche de sept textes en français des XIII^e et XIV^e siècles, s'inscrit dans une longue tradition de poésie abécédaire. Ces pièces se servent de l'ABC comme d'un cadre structurel qui leur confère une disposition, une forme et parfois un thème. La succession alphabétique guide alors l'écriture en formant une chaîne à partir de laquelle le poète tisse, dans la transversalité, la trame de son poème. Si, en aval, la forme – ou le « genre de l'ABC », selon François Cornilliat¹ – nous est familière en raison de l'écho rencontré dans la littérature contemporaine par l'*Alphabet* des heures du jour de Paul Valéry ou les *Alphabets* des « Cent soixante-seize onzains hétérogrammatiques » de Georges Perec, les lettres-femmes d'Erté commentées par Roland Barthes, ou *Un ABC de la barbarie* de Jacques-Henri Michot, elle l'est moins peut-être en amont. Ce n'est pourtant pas faute d'être aussi pérenne que proluxe, tant le choix de l'alphabet comme moule où couler la poésie, dont chaque vers ou chaque strophe commence, parfois finit, par chacune des lettres, passe pour aussi ancien que la poésie elle-même, où il se manifeste dès les plus anciens textes conservés. On ne saurait d'ailleurs s'en étonner, au regard des avantages esthétiques et pratiques offerts par ce dispositif visant à ordonner la poésie autant qu'à signifier la complétude ou encore à servir de support à la mémoire. Mais encore, l'attrait des écrivains pour la poésie abécédaire s'explique par la difficulté de son exécution : celle-ci exige le cumul de contraintes sémantiques – il

¹ François Cornilliat, « Or ne mens ». *Couleurs de l'éloge et du blâme chez les « Grands Rhétoriciens »*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 387.

s'agit, en effet, de trouver pour chacune des lettres, même les moins usitées, un énoncé signifiant – et de contraintes formelles liées à l'acrostiche, parfois au téléstiche (en fin de vers) formé par l'ABC, ainsi qu'à la rime souvent équivoque, au mètre et presque toujours à un module strophique. Ainsi corsetée, la poésie devient un défi lancé à l'artiste qui, s'il en sort victorieux, jouit du prestige que confère une telle maîtrise. Les contraintes, en tant que forces de création, sont également au principe d'une émulation qui contribue à expliquer le succès de cette forme poétique.

Les règles du jeu, on l'aura compris, sont loin d'être simples; elles le sont d'autant moins qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'un jeu, dans la mesure où ces compositions n'ont rien de gratuit. Par ses origines bibliques, le poème abécédaire a partie liée avec le sacré. En convoquant dans la poésie la totalité des lettres, il accueille tous les mots de la langue, abrite toutes les combinaisons possibles et, partant, toutes les tentatives humaines pour tendre vers l'indicible divin. Mais aussi, la suite des lettres se fait chemin de la terre jusqu'au ciel, voie de conversion menant au Très-Haut et sentier vers le salut. À ce titre, et de façon massive dans ses réalisations anciennes, la poésie abécédaire est une poésie dévotionnelle. En tant que telle, elle est dotée d'une forte composante métapoétique. Comme le dit Henri Meschonnic² à propos de la Bible, «l'alphabet [est] acrostiche de lui-même»; totalisant toutes les lettres, il totalise aussi le texte biblique. Quant à la poésie abécédaire héritière de cette tradition, l'ABC en acrostiche y renvoie sur le même mode à toute poésie lorsque, la déployant sur l'axe paradigmatique, il en décuple les pouvoirs. Sans doute ces constats préliminaires suggèrent-ils l'importance que revêt l'apparition de la poésie représentée par notre corpus dans l'expression vernaculaire, qu'elle dignifie en lui accordant un privilège jusqu'alors réservé aux seules langues savantes.

On voudrait commencer par poser quelques jalons d'une histoire littéraire de la poésie abécédaire en vue de mieux circonscrire les conditions de rédaction et de réception des textes ici réunis, avant d'envisager plus spécifiquement les traitements variés que ceux-ci, pionniers dans la littérature d'expression française, réservent à l'alphabet.

² Henri Meschonnic, *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991, p. 53-54.

HORIZONS DE LA POÉSIE ABÉCÉDAIRE

LETTRES SACRÉES : L'HÉRITAGE HÉBRAÏQUE

C'est à la Bible elle-même qu'il faut remonter pour trouver les premières intrications du procédé alphabétique et de la forme poétique. On rencontre en effet dans l'Ancien Testament plusieurs poèmes alphabétiques, notamment sept Psaumes abécédaires dont trois complets (Ps 110, 111 et 118 dans l'ancienne numérotation) auxquels répondent quatre autres incomplets (Ps 24, 33, 36 et 144), ainsi que les quatre premiers chapitres des Lamentations attribuées au prophète Jérémie (Lm 1-4), l'éloge de la femme forte dû à Salomon dans les Proverbes (Pr 31, 10-31), enfin les poèmes alphabétiques dont l'un clôt le Livre de l'Ecclésiastique, ou Siracide (Si 51, 13-30), et l'autre, «La colère de Yahvé», dont la série alphabétique incomplète ouvre le Livre du prophète Nahum (Na 1, 2-8)³. Dans ces poèmes, l'ordre de l'ABC est suivi tantôt verset par verset, tantôt strophe par strophe, à des fins mnémotechniques et en correspondance avec l'ordre numéral. Mais surtout, il y est envisagé comme un symbole d'achèvement de la création divine au regard de la valeur ésotérique conférée à l'alphabet, considéré comme inspiré par Dieu lui-même. Pour reprendre les termes d'Henry Spitzmuller à l'endroit de cette tradition, les penseurs hébreux «identifiant le symbole, l'image, le signe – le mot, le nom – avec l'objet qu'il représente, [...] voyaient dans l'alphabet le prototype, le paradigme de la création tout entière⁴».

Traduits en latin, ces textes transmettent à l'Occident chrétien la symbolique sacrée qu'ils attribuent aux lettres de l'alphabet, en dépit d'inévitables pertes engendrées par les exigences de la traduction⁵.

³ Pour le commentaire de ces passages bibliques, voir Mariano Quirós García, «En torno al método del *abecedario*. Orígenes y evolución hasta el siglo XVI», *Analecta Malacitana*, 21 (1998), p. 573-599 (p. 577-578) et Estelle Garbay-Velazquez, «Les poèmes alphabétiques des six *Abécédaires spirituels* de Francisco de Osuna», in *Le Plaisir des formes*, dir. Mónica Güell et Marie-Françoise Déodat-Kessedjian, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, 2008, p. 53-71 (p. 56).

⁴ *Carmina sacra Medii Aevi (Poésie latine chrétienne du Moyen Âge, III^e-XI^e siècle)*, éd. et trad. Henry Spitzmuller, Bruges, Desclée de Brouwer, 1971, p. 1631.

⁵ Mariano Quirós García, «En torno al método del *abecedario*», art. cité, p. 577.

On retrouve ainsi sous la plume des exégètes latins une insistance particulière sur la valeur et les significations de chaque lettre, mais aussi et surtout sur celles de l'alphabet tout entier. François Cornilliat relève ainsi, d'après l'*Expositio psalmodorum* de Cassiodore, que la vertu de ces poèmes s'évalue au regard de la complétude des lettres qui s'y trouvent égrenées. Dans l'exégèse de ce penseur latin du VI^e siècle grâce auquel se développe la réflexion chrétienne sur l'alphabétisme, la disposition des lettres signale l'accomplissement du chant. Ainsi Cassiodore distingue-t-il les psaumes « parfaits », dans lesquels l'alphabet hébreu est utilisé complètement, de ceux « imparfaits », où il ne l'est qu'incomplètement : dans les premiers, la complétude de l'ABC atteste l'intégrité, et donc l'efficacité, de l'oraison en même temps que l'accomplissement des orants, tandis que dans les seconds elle révèle l'inachèvement du chant et exhorte ses exécutants au perfectionnement par la prière⁶. La perfection réside donc moins dans la signification particulière de chaque lettre que dans la complétude et l'ordre d'un ensemble qui fournit un cadre idoine à l'offrande. Tout se passe comme si l'alphabet, en conférant un ordre aux hommes et au monde, résorbait le tumulte séculier pour tendre, à défaut de l'atteindre, à la grâce divine.

ABÉCÉDAIRES LATINS TARDO-ANTIQUES ET MÉDIÉVAUX

Parmi les littératures spirituelles héritières de cette tradition biblique, notamment syriaque et grecque, la production latine tardo-antique et médiévale est particulièrement bien représentée. Au sein de la liste très fournie établie par Mariano Quiros García⁷, certaines hymnes abécédaires jouissent d'une importante renommée, à l'instar de l'*A solis ortus cardine* de Coelius

⁶ François Cornilliat, « Alphabets du péché », in « *Or ne mens* », *op. cit.*, p. 387-481 (p. 388-389).

⁷ En sus des pièces mentionnées dans le corps du texte, Quirós García, repris par Garbay-Velasquez, propose la liste suivante : Commodien (III^e siècle), *De ligno vitali et mortis et Item ipsis* ; Nil d'Ancyre (fin IV^e-début V^e siècle), *Versus alphabetici* ; saint Hyperechios (V^e siècle), *Adhortatio ad monachos* ; Ignace le Diacre (IX^e siècle), *Ignatii diacono grammatici in Paulum suum discipulum et Iambi secundum alphabetum*, et Fulgence de Ruspe (460-533), *Abecedarium* (Quirós García, « En torno al método del abecedario », art. cité, p. 577-578).

Sedulius (c. 430), dont on possède notamment une traduction allemande par Martin Luther. Ce chant sur la vie du Christ égrène l'alphabet de A à Z en faisant commencer chacun de ses vingt-trois quatrains d'octosyllabes rimés – vingt-trois et non vingt-six, étant donné que I et J forment une seule lettre, de même que U et V, et que le W ne figure pas encore dans l'alphabet⁸ – par une lettre servant d'initiale au premier mot de la strophe. On mentionnera encore les hymnes *Ante saecula qui manes* et *Fefellit saevam* d'Hilaire de Poitiers (IV^e siècle), l'*Hymnus de Leontio episcopo* de Venance Fortunat (VI^e siècle), et surtout le *Psalmus contra partem Donati* d'Augustin (c. 393), sans doute la pièce la plus célèbre de la période, composée de vingt strophes monorimes de longueur inégale scandées par un refrain, dont chacune débute par une lettre de l'alphabet de A à V (leur extrême difficulté explique l'abandon des lettres X, Y et Z), suivies d'une conclusion de trente vers. Dans ce texte décrivant la naissance et l'essor du mouvement hétérodoxe donatiste condamné par l'évêque d'Hippone, comme dans les hymnes et autres poèmes liturgiques, l'ordre alphabétique remplit, en sus de sa dimension symbolique, une fonction mnémonique bien commentée par les spécialistes⁹.

La production abécédaire en latin ne tarit pas durant les premiers siècles du Moyen Âge, soit sous la dynastie carolingienne marquée par une intense production de poésie formelle. On en conserve des hymnes liturgiques composées en Irlande et dans l'Espagne wisigothique, des pièces historiques dont un poème sur le martyr du pape Alexandre I^{er}, ainsi qu'un texte en hexamètres de la première moitié du VII^e siècle, les *Versus cujusdam Scothi de Abecedario*, ou encore des poèmes d'Isidore de Séville (560-636) et de Paul Diacre (720-799)¹⁰. De la période des X^e-XIII^e siècles suivant cette efflorescence ne nous sont en revanche parvenus que deux textes sur les alphabets grec et hébraïque et un alphabet d'interprétation des songes dont il existe

⁸ Sur la composition de l'alphabet médiéval, cf. *infra*, p. 21-22.

⁹ Voir par exemple Quirós García, «En torno al método del *abecedario*», art. cité, p. 579-584 et Garbay Velasquez, «Les poèmes alphabétiques [...]», art. cité, p. 62-63.

¹⁰ *Ibid.* et Patrick Diehl, *Medieval European Religious Lyric*, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 116-117.

une traduction en ancien français¹¹. Quant aux derniers siècles du Moyen Âge, que Gérard Gros considère comme un nouvel âge d'or de la poésie abécédaire latine, ils renouent avec des compositions à caractère historique ou religieux, notamment un poème sur l'origine des fleurs de lys placé en ouverture d'un manuscrit de compilation historique d'origine victorine, le *codex* Paris, BnF, lat. 14663 (*olim* Saint-Victor 287)¹². Mentionnons également, pour les XIII^e-XV^e siècles, l'*Alphabetum religiosum* (ou *Parvum alphabetum monachi in Schola Dei*) du Pseudo-Bonaventure, l'*Alphabetum fidelium* attribué à Thomas a Kempis, l'*Alphabetum divini amoris* de Nicolas Kempf, le *Modum sese vilificandi juxta ordinem alphabeti a quibusdam collectum* reproduit dans la *Scala Communionis* du Rosetum de Mombaer (1496), etc.¹³

LES ABÉCÉDAIRES AUX XIII^e-XV^e SIÈCLES :
DÉVOTION MARIALE ET DIGNITÉ VERNACULAIRE

À partir du XIII^e siècle, les poèmes abécédaires latins et vernaculaires se côtoient, comme l'illustre la circulation d'une autre pièce latine, l'*Ave bissus castitatis*, transcrite par Gérard Gros

¹¹ Voir Arthur Långfors in Huon le Roi de Cambrai, *Œuvres*, t. I: *ABC – Ave Maria – La Descriptions des relegions*, éd. Arthur Långfors, Paris, Honoré Champion, 1913, 1925², «Classiques Français du Moyen Âge», 13, p. iv. Les deux textes sur les alphabets grec et hébraïque sont disponibles dans *Poetae latini aevi Carolini*, éd. Ludwig Traube, Berlin, Weidmann, 4 vol., 1881-1923, t. III, p. 698-700. Quant à la version latine de l'alphabet des songes, elle figure dans le manuscrit de Paris, BnF, n. a. lat., 873, f. 200v (elle a été transcrite notamment par Adolf Tobler, *Die altvenezianische Übersetzung der Sprüche des Dionysius Cato*, Berlin, Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1883, p. 86). On trouve son adaptation française dans le manuscrit XII C. 7 de la Bibliothèque Estense de Modène, f. 24rb (retranscrite par Jules Camus dans «Notices et extraits des manuscrits français de Modène antérieurs au XVI^e siècle», *Revue des langues romanes*, 35 [1891], p. 205-206). Notons également un alphabet des songes du XIV^e siècle basé sur le modèle latin, mais qui n'est pas une traduction directe (voir le manuscrit Cambridge, Corpus Christi College, 405, f. 17, édité dans Walther Suchier, «Altfranzösische Traumbücher», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 67 [1956/1957], p. 129-167 [162-163]).

¹² Gérard Gros, *Le poète marial et l'art graphique. Étude sur les jeux de lettres dans les poèmes pieux du Moyen Âge*, Caen, Paradigme, 1993, p. 25-29 (p. 25).

¹³ Voir aussi Quirós García, «En torno al método del *abecedario*», art. cité, p. 589, dont le recensement ne correspond pas exactement au nôtre, ainsi que p. 589-591 pour les siècles suivants.